

Jean Bouin (1888-1914), de la piste au champ d'honneur

Bernard Maccario

Historien et membre du comité d'orientation du Musée National du Sport



La Vie au Grand Air , Janvier 1914

Dans son premier numéro de l'année 1914 l'hebdomadaire *La Vie au Grand Air* présente en couverture « les héros de l'année sportive 1913 ».

Représentées au centre d'un looping aérien, marquant bien l'engouement de l'époque pour une aéronautique en pleine expansion, 12 figures de champions s'offrent au lecteur.

Au premier plan, reflet de la passion que suscitent leurs exploits sans cesse renouvelés, on reconnaît les aviateurs Roland Garros qui vient pour la première fois d'effectuer la traversée de la Méditerranée (de Saint Raphaël à Bizerte) et Brindejone des Moulinais qui s'est illustré par un raid à travers l'Europe lui ayant permis de relier Paris à Varsovie en une journée (du lever au coucher du soleil), escales comprises.

Les autres champions sont tout aussi représentatifs des sports en vogue : le cyclisme avec Thys, vainqueur du Tour de France et Berthet qui a battu par deux fois le record du monde de l'heure le portant à 43,775 km, l'automobile avec Boillot, vainqueur pour la deuxième année consécutive du Grand prix de l'Automobile Club, le tennis avec le champion du monde Wilding et enfin l'athlétisme personnalisé au cœur de cette rosace par Jean Bouin.

Jean Bouin, au faîte de sa gloire en cette année 1913 qui l'a vu battre le record du monde de l'heure en dépassant pour la première fois les 19 km et en s'adjugeant au passage les records du monde du 15 km et du 11 miles.

Cette couverture nous apparaît aujourd'hui comme un morceau de la légende du sport, témoignage d'un moment où les titres et les records participent d'une véritable épopée dont on attend de l'année 1914 qu'elle permette d'en écrire de nouveaux chapitres.

On sait ce qu'il en est advenu !

Mais ce que l'on sait moins c'est le lourd tribut payé par cette élite sportive au cours des quatre années qui vont suivre.

Après avoir interrompu sa publication d'août 14 (le dernier numéro est daté du 1^{er} août 1914, jour de la mobilisation générale) à juin 1916, le même journal prend l'initiative, dans son numéro du 15 décembre 1917, de reproduire cette même couverture en s'interrogeant sur la destinée de ces champions.

Cinq d'entre eux (Jean Bouin mais aussi Brindejone, Boillot, Wilding et Pegoud) ont été tués. Roland Garros est encore prisonnier ainsi que Géo André, tous les autres sont au combat, dans l'aviation (Berthet et Thys), dans les armées américaine (Quinet) et anglaise (Billington et Stern).

A la fin de la guerre le bilan sera encore plus lourd après l'explosion en vol de l'avion de Roland Garros à l'issue d'un combat aérien au-dessus des Ardennes, le 5 octobre 1918, la veille de ses 30 ans.

Ainsi la moitié des champions de l'année 1913 sont tombés au champ d'honneur et avec eux, nombre de sportifs illustres. Dans son ouvrage sur 14-18 Michel Merckel en recense même jusqu'à 424 !

Certes en cet été 1914 l'heure est au patriotisme enthousiaste comme le note le journaliste Jacques Bainville : « *tout ce qui n'est pas mobilisé cherche à s'engager, à se rendre utile pour la durée de la guerre. Qui n'est pas soldat a le sentiment d'une diminution, d'une sorte de honte* ».

Ce qui frappe ici c'est que ce patriotisme et son corollaire, l'engagement, imprègnent également ces sportifs dont la notoriété est réelle. A ce titre d'ailleurs la plupart aurait pu être exemptée du front mais ils le refusèrent catégoriquement.

Lorsque le général Gallieni, gouverneur militaire de Paris, propose à Jean Bouin de l'affecter dans les services auxiliaires, celui-ci rejette cette proposition. Il veut participer au combat.

De même, né dans l'île de la Réunion, Roland Garros n'est tenu à aucune obligation militaire mais il s'enrôle dans l'aviation. Plus tard, après trois ans de captivité qui ont altéré sa santé, il refusera la proposition de Clemenceau de l'affecter comme conseiller auprès de l'Etat Major afin de retourner au combat

Jean Bouin et Roland Garros, deux destinées étonnamment parallèles. Nés la même année à quelques mois d'intervalle (6 octobre 1888 pour Roland Garros, le 20 décembre 1888 pour Jean Bouin), ayant atteint les sommets de leur discipline en 1913 tout en ayant devant eux un avenir plein de promesses, ils seront l'un et l'autre fauchés en pleine jeunesse lors de la Grande Guerre : Jean Bouin dans les tout premiers jours du conflit (le 29 septembre 1914),

Roland Garros dans les tout derniers jours (le 5 octobre 1918), à 100 km de distance dans ce Nord Est de la France, tant éprouvé du début à la fin de l'affrontement : Jean Bouin dans la Meuse à Saint Mihiel et Roland Garros dans les Ardennes au-dessus de Vouziers où il est enterré.

Evoquer la place qu'occupe Jean Bouin dans le patrimoine sportif français prend ainsi une résonance particulière au moment où nous entrons dans la commémoration du centenaire de la Grande Guerre. Figure marquante de son sport, il incarne aussi au plus haut point, jusqu'au sacrifice, les vertus du patriotisme. C'est donc en conservant en arrière-plan la fin de cette carrière et de cette vie si tôt interrompues qu'il faut parler d'un personnage, à bien des égards en avance sur son temps dans sa manière de vivre le sport, tant en matière d'entraînement qu'en matière de communication.

En première approche Jean Bouin c'est un palmarès d'autant plus éloquent que la sa carrière fut courte.

- 182 courses gagnées sur 210 participations ; la majorité sur des courses de fond et de grand fond mais aussi sur des distances plus courtes (800m et 1500m).

- 7 records du monde, dont le plus fameux, le record de l'heure du 6 juillet 1913 avec 19,021 km, qui ne sera dépassé qu'en 1928 par le grand Paavo Nurmi. Ce n'est que 42 ans plus tard qu'un français fera mieux, ce sera Alain Mimoun avec 19,078 km.

La performance de Jean Bouin apparaît d'autant plus remarquable qu'elle a été réalisée dans une course où il était opposé à 31 coureurs qu'il a dû dépasser à plusieurs reprises perdant ainsi de nombreux mètres comme il le déclara lui-même en analysant sa course :

« Vous comprenez, par conséquent que je fus obligé à chaque tour de voyager quelque peu. Comme la manœuvre se renouvela pendant 54 tours, j'estime avoir perdu au moins 150 à 200 mètres dans ces conditions.

« Je dois d'ailleurs reconnaître que mes rivaux vers la fin, me laissaient souvent la corde pour passer, mais comme je n'en étais pas sûr, il en résultait un flottement qui me retardait, si bien que je perdis plus de 3 secondes, peu de temps avant le coup de pistolet, en entrant en collision avec 3 coureurs qui me précédaient. Je m'étais placé à l'extérieur pour les passer, lorsqu'ils s'écartèrent au même moment. Je les heurtai, je repartis aussitôt, mais cet incident m'avait coûté plus de 20 mètres avant d'être à nouveau dans ma foulée. (...)

« Conclusion : je crois fermement qu'il est possible de franchir dans l'heure les 12 miles anglais, soit 19 km 308. Je regrette de n'avoir pu les atteindre, mais je ne dis pas qu'un jour, je ne les tenterais pas, car je crois qu'alors le recordman de l'heure pourra s'endormir tranquille et ne pas craindre avant longtemps, son nom remplacé sur la liste des records du monde ».

Ces remarques prennent tout leur sens lorsque l'on considère que Nurmi n'a dépassé la performance de Jean Bouin que de 200 mètres et Mimoun de 57 mètres...

Il faut se rappeler qu'à l'époque le record de l'heure et à un degré moindre celui de la demi-heure -dont Jean Bouin bat aussi le record du monde en 1911- est le plus envié des records, présenté comme symbolisant la lutte contre le Temps et l'Espace. C'est aussi un moyen de régler la question de la hiérarchie entre amateurs et professionnels. Ainsi lorsque deux ans plus tôt, le 4 novembre 1911, Jean Bouin bat le record de France de l'heure avec 18km598, il le fait dans le cadre d'un match contre le professionnel Bouchard qui détenait jusque-là la meilleure performance française.

De même la signification profonde de son record du monde de 1913 tient à ce qu'il dépasse le record des amateurs établi par l'Anglais Shrubbs en 1904 (18,741 km) et celui des professionnels, de l'Anglais Watkins, datant de 1899 (18,878 km).

- Outre ses records du monde, occupent une place de choix dans son palmarès les trois victoires consécutives dans le Cross des Cinq Nations en 1911 (cf photo ci-dessous), 1912 et 1913. Il en avait déjà pris la deuxième place en 1909 après avoir mené toute la course et avoir relevé un concurrent victime d'une chute, ce qui lui valut l'hommage de la presse anglaise pour sa sportivité.



L'arrière du vainqueur.
Jean Bouin se classe premier en 54 m. 2 s. à 15 sec. du second. L'Angleterre gagne par 22 points, devant l'Irlande (103 points), l'Ecosse (121 points), la France (131 points) et le Pays de Galles (142 points).

La Vie au Grand Air, 1^{er} avril 1911

Avec cette série de victoires, en battant les anglais sur leur terrain et en les dominant à trois reprises, il bouscule une autre hiérarchie historique, comme on peut le lire dans le numéro du 25 mars 1911 de *La Vie au Grand Air* :

« Pour la première fois, samedi dernier, un coureur français a gagné le cross des Cinq Nations, battant avec une facilité que l'on n'est pas habitué à rencontrer dans une telle épreuve, les champions coalisés d'Angleterre, d'Ecosse, d'Irlande et du Pays de Galles (...).

« Si l'on songe que les anglais sont passés maîtres dans ce genre de course tout spécial, on est obligé de reconnaître, sans aucun parti pris de chauvinisme, que la performance de notre compatriote constitue l'une des phases les plus remarquables du mouvement sportif de notre pays ».

Toujours au plan international il faut bien sûr mentionner la médaille d'argent du 5000 m aux J.O. de Stockholm en 1912, battu d'un souffle par le finlandais Kolehmainen au terme d'une course d'anthologie. La veille, en série, Jean Bouin bat le record de France en s'approchant de 4 secondes du record du monde. Le jour de la finale, en assurant le train durant la plus grande partie de la course il va permettre la chute de ce record du monde de plus de 25 secondes : 14 minutes 36 secondes et 6/10 ; le temps de Jean Bouin est officialisé à 14 minutes 36 secondes et 7/10 et tiendra comme record de France jusqu'en 1948.



La Vie au Grand Air, 7 décembre 1912

- Enfin, au plan national il faut citer les 6 titres nationaux (dont 4 en cross country), les 19 records de France battus ou améliorés, ainsi que les victoires sur piste mais aussi dans les épreuves les plus réputées de l'époque, qu'il s'agisse des courses sur route avec le Prix Lemonnier (la course Versailles-Paris) remporté en 1911 ou en cross country, avec le cross de l'Ayçaguer à Lyon, remporté en 1910 et 1913.

Le nombre de ses titres et de ses victoires, la longévité de ses records suffiraient à faire de Jean Bouin le pedestrian français le plus légendaire avec Jules Ladoumègue.

Mais par delà ce palmarès, Jean Bouin, par sa personnalité associant curiosité et réflexion, et surtout par sa vision du sport, fait figure, comme l'a écrit Robert Parienté, de pionnier au sens où il s'intègre parfaitement à un monde en mutation dont il pressent les exigences, notamment en matière de communication.

Ainsi devient-il un collaborateur régulier de *La Vie au Grand Air*. Certes cette revue a pris pour habitude de confier la plume à des champions représentatifs pour qu'ils décrivent leurs exploits, mais avec Jean Bouin cette collaboration va prendre une ampleur particulière tant par le nombre d'articles, près d'une vingtaine de 1911 à 1914, que par la nature de ses contributions.

Plusieurs centres d'intérêt apparaissent ainsi au fil des pages.

En terme moderne nous pourrions dire que l'approche de la performance y occupe une place privilégiée. A la fois à partir de l'analyse qu'il est capable de conduire sur la gestion de sa course, à l'occasion d'une victoire, comme nous l'avons vu à propos de son record du monde de l'heure, mais aussi à la suite d'une défaite ainsi qu'en témoigne le texte qu'il livre d'abord au *Petit Provençal* après le 5000 mètres des J.O. de Stockholm : « *Comment j'ai été battu par Kolehmainen* » :

« *J'ai fait tout mon possible pour gagner et j'ai couru avec toute ma tête. Je crois cependant avoir manqué quelque peu de sang-froid à la fin. Etant plus sprinter que Kolehmainen, j'aurais dû le laisser mener de bout en bout et attendre les derniers mètres pour faire mon effort.* »

L'intérêt de ces textes tient aussi à ce qu'ils décrivent minutieusement la préparation des courses : une approche rigoureuse de l'entraînement reposant d'une part sur une programmation dans le temps des différentes séquences et d'autre part sur des principes de

base dont celui de travailler en dedans de l'action, c'est-à-dire sans donner son maximum d'effort :

« Il faudrait un gros volume pour expliquer ma méthode d'entraînement. Je puis pourtant la résumer en quelques formules. Tous mes essais préparatoires sont effectués toujours en dedans de l'effort, c'est-à-dire que je ne force jamais mes muscles ni mes poumons. Je ne cherche jamais, à l'entraînement, à courir la distance totale et mon chronomètre est mon seul conseiller. » Il est inutile, répète-t-il, *« de parcourir la distance en vue de laquelle on s'entraîne »*.

D'où l'importance du suivi de l'évolution de son état de forme pour adapter son effort. Le chronomètre est ainsi l'outil privilégié de l'entraînement, permettant à Jean Bouin de développer une connaissance très fine de ses possibilités Sa capacité à réaliser le temps qu'il avait annoncé a souvent été soulignée par les observateurs. Ainsi lors de son record du monde de la demi-heure : *« ce qui est merveilleux c'est la régularité avec laquelle il a couru (...). Il était parti avec l'intention d'arriver à 9 km 720, il a fait 1 mètre de plus »*.

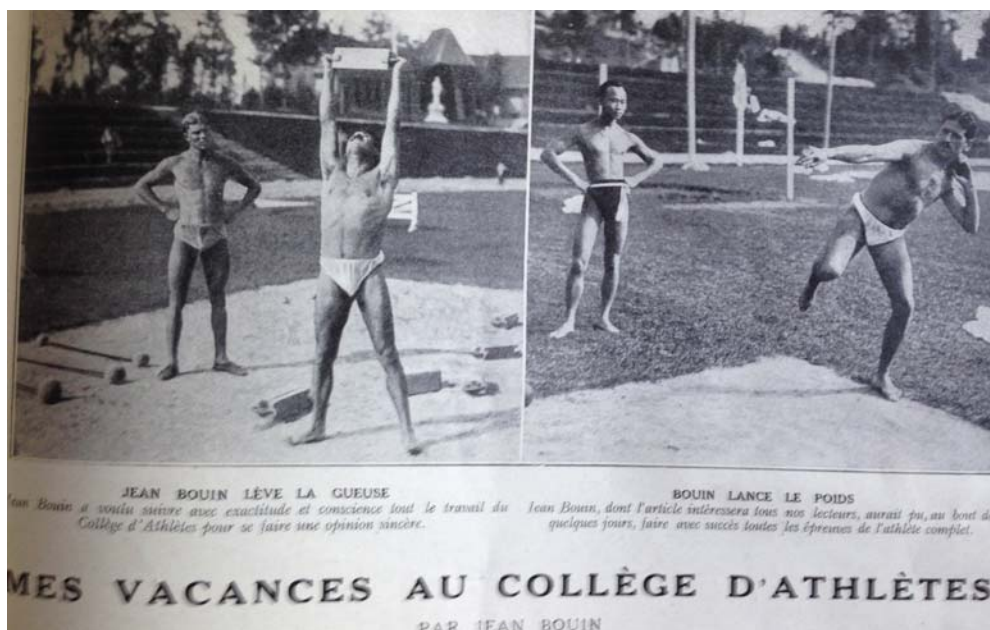
Méthodique, l'entraînement de Jean Bouin se différencie en fonction de l'objectif et du type de course. Si la préparation du record de l'heure privilégie un travail de l'allure et une attention aux temps de passage pour régler son effort, les courses sur route et le cross-country appelleront quant à eux des séries de sprints courts et répétés pour pouvoir décamponner les adversaires ou sortir victorieux de l'emballage final.

C'est bien une théorisation de l'entraînement à partir de sa propre pratique que développe Jean Bouin tout au long de ses articles et en particulier dans une série qui s'étale sur 10 numéros de *La Vie au Grand Air*, en février et mars 1914, intitulée *« Les secrets de la course à pied »*, présentée comme un ensemble de *« conseils aux jeunes, qui pourront aussi servir aux champions »*. L'annonce qui précède cette série est significative de l'apport de Jean Bouin, au-delà des performances qu'il réalise :

« On sait que le fameux crack a une remarquable conception de l'entraînement et qu'il considère la course à pied comme un art véritable où la tête agit autant que les jambes ».

Parce qu'elle privilégie la vie naturelle, mais aussi la pratique d'activités complémentaires et notamment les exercices de culture physique, cette approche de l'entraînement trouve un écho particulier chez Georges Hebert qui l'invite à visiter son Collège d'athlètes à Reims. Il y séjournera 30 jours en novembre 1913 et relatera ses *« vacances au collège d'athlètes »* dans *La Vie au Grand Air* où une abondance de photographies le montrent en train de s'essayer aux différentes activités qui concourent à la préparation de l'« athlète complet », les deux hommes s'accordant sur la nécessité d'une formation de base en évitant toute spécialisation précoce, comme en témoignent ces lignes écrites par Jean Bouin un an auparavant :

« J'ai débuté le sport à l'âge de 15 ans. Je me classai assez rapidement parmi les meilleurs régionaux, mais avant de prendre réellement une spécialité, je pratiquai d'autres exercices tels que la natation, la bicyclette, le football, l'escrime et la gymnastique ».



La Vie au Grand Air, 22 novembre 1913

Pedestrian mais aussi type accompli du sportsman, il était habile à la boxe, au cyclisme, à la lutte, aux poids et haltères, et il eut la sagesse de ne se spécialiser qu'une fois que son corps eut atteint le développement et la résistance suffisants pour pouvoir supporter les efforts violents auxquels il allait le contraindre au cours de sa carrière.

Ce rapprochement avec l'hébertisme traduit aussi la curiosité de Jean Bouin. En d'autres termes si sa conception de l'entraînement repose sur l'intuition, l'instinct de ce qui convient à son tempérament, elle se nourrit aussi de ses multiples voyages et de l'observation de ses adversaires. Ainsi se livre-t-il à une véritable analyse des facteurs qui contribuent à la réussite olympique et notamment celle des américains ou encore des suédois après leurs succès aux Jeux Olympiques de 1912. Ce qui le conduit à élargir sa réflexion et à mettre en cause l'organisation défailante de l'athlétisme en France. Dans un article consacré à «*la crise de l'athlétisme*» dans *La Vie au Grand Air* du 14 juin 1913, il prend appui sur l'organisation qu'a su mettre en place l'Allemagne pour souhaiter que soit mis fin à la tutelle de l'USFSA :

« Il serait utile qu'à l'exemple de ce qui se fait à l'étranger, nous ayons notre fédération autonome de course à pied. Avec notre administration actuelle il est impossible que l'athlétisme puisse être intelligemment régi puisque les règlements le concernant sont votés ou créés par les compétences du football, du cricket, du patinage, du tennis, etc. »

S'ensuit un projet de structuration très fouillé d'une telle fédération, depuis le sommet jusqu'à la base, c'est-à-dire les clubs à qui revient le rôle de susciter l'émulation pour que se dégage une élite. Avec cette argumentation Jean Bouin rejoint le mouvement qui, avec l'essor et le rayonnement grandissant des différents sports va rendre inéluctable, au sortir de la guerre, l'autonomisation des fédérations. L'athlétisme sera l'une des toutes premières fédérations autonomes, sa création datant du 20 novembre 1920.

Quelques lignes de conclusion pour évoquer le « Jean Bouin niçois » et en premier lieu les pages de son palmarès qu'il a écrites en remportant à cinq reprises la course Nice-Monaco, en 1907, 1909, 1910, 1911 et 1912. Outre sa fidélité à cette belle épreuve, toujours présente grâce au Spiridon Club de la Côte d'Azur, on retiendra particulièrement sa victoire dans l'édition de 1910. Cette victoire a un goût de revanche car il l'emporte en laissant à plus de deux minutes l'Anglais Wood, vainqueur la semaine précédente du fameux Cross des Cinq Nations disputé à Belfast dans des conditions particulières qui avaient conduit Jean Bouin à l'abandon. Ce même Wood qui, dans le Cross des Cinq Nations de 1909 l'avait battu au sprint, le devançant de quelques mètres.

C'est dans la région niçoise que va se poursuivre cette année 1910 puisqu'il est appelé au service militaire et affecté à la 15^{ème} compagnie du 141^{ème} régiment d'infanterie stationné au Fort de la Revère.

Cet épisode ne pourrait être qu'anecdotique ou simplement renvoyer à deux victoires supplémentaires dans notre région : au cross de Monaco, le 10 janvier et au championnat de France militaire, à Nice, le 13 mars. Il va en fait décider du destin tragique de Jean Boin.

En effet, c'est dans ce même régiment qu'il est incorporé lors de la mobilisation générale du 1^{er} août 14, d'abord en qualité d'instructeur de sport des Armées. Affectation qu'il refusera comme on le sait.

Fin août, pour contrer l'offensive allemande qui a franchi la frontière avec la Belgique, l'ordre est donné aux troupes de rallier le front. Ainsi le 13 septembre 1914, le 141^{ème} régiment prend le train en direction de la Champagne et quinze jours après Jean Bouin trouve la mort, victime d'une erreur de tir de l'artillerie française comme l'indique le journaliste René Espana, auteur d'une biographie qui lui est consacrée.

C'est donc sous les couleurs niçoises qu'il aura vécu ses derniers jours, auprès de ses compagnons nissarts et notamment le grand oncle de Louis Nucera. On trouve d'ailleurs dans le roman de Nucera « Chemin de la Lanterne » une référence à la mort de Jean Bouin.

Lié à Nice par cette fin tragique, Jean Bouin appartient aussi au patrimoine urbanistique de la ville puisque son nom fut donné au stade d'athlétisme qui, après la Seconde Guerre mondiale fut édifié sur l'ancienne Place du XV^{ème} Corps, elle-même s'étant substituée à l'ancienne Place d'Armes. Stade d'athlétisme mais aussi plateau d'évolution pour les établissements scolaires du secteur. Jusqu'au début des années 80, date de la démolition du stade au profit du Palais des sports d'aujourd'hui, plusieurs générations d'élèves y ont découvert et pratiqué le sport, relayant et entretenant sans doute sans en avoir conscience, le message et les valeurs portés par Jean Bouin.

Cette inscription dans la pierre n'est pas le moindre aspect de la dimension patrimoniale que peut revêtir un sportif. S'agissant de Jean Bouin compte tenu du nombre d'enceintes qui portent son nom, on peut sans contestation lui attribuer une place de choix au sein du patrimoine sportif français.



BIBLIOGRAPHIE

Revue *La Vie au Plein Air*, années 1910 à 1914.

ESPANA, René, *Jean Bouin de Marseille*, Editions Autres Temps, Marseille, 1999.

MERCKEL, Michel, *14-18, Le sport sort des tranchées*, Le Pas d'oiseau, Toulouse, 2012.